

# ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

BORDEAUX [01/04>30/04] 10  
19<sup>ème</sup> édition

## DIRECTION ARTISTIQUE

Nathalie Lamire-Fabre  
Vincent Bengold

Itinéraires des Photographes Voyageurs  
45 cours du Médoc  
33300 Bordeaux

## CONTACT PRESSE

Vincent Bengold

05 56 92 65 30  
06 62 85 38 41

info2010@itipphoto.com

**Site presse**  
www.itipphoto.com/presse

téléchargez les images haute définition  
libres de droit dans le cadre de la promotion de  
la manifestation

**Site public**  
www.itipphoto.com

Du 1<sup>er</sup> au 30 avril 2010, à Bordeaux,

« Itinéraires des photographes voyageurs »  
invite le public à découvrir dans les principaux  
lieux culturels de la ville,  
11 expositions photographiques sur le thème du  
voyage.

De la Base Sous Marine au nord de la ville, à la  
Salle Capitulaire Cour Mably en plein centre de  
la ville, cette 19<sup>ème</sup> édition du festival propose  
aux visiteurs d'effectuer leur propre itinéraire au  
fil des expositions, et de découvrir ainsi le travail  
de photographes professionnels confirmés ou  
issus de la nouvelle génération

Toutes les expositions sont libres.

A partir du 1<sup>er</sup> avril, l'intégralité des images  
présentées lors du festival, sont consultables sur  
le portail de la manifestation.

www.itipphoto.com.

**SAMEDI 10 AVRIL à 18h00**  
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BORDEAUX

**Projection commentée, 30 mn.**  
Patrick Galais  
CONSTRUIRE, Palestine 2006-2009\*

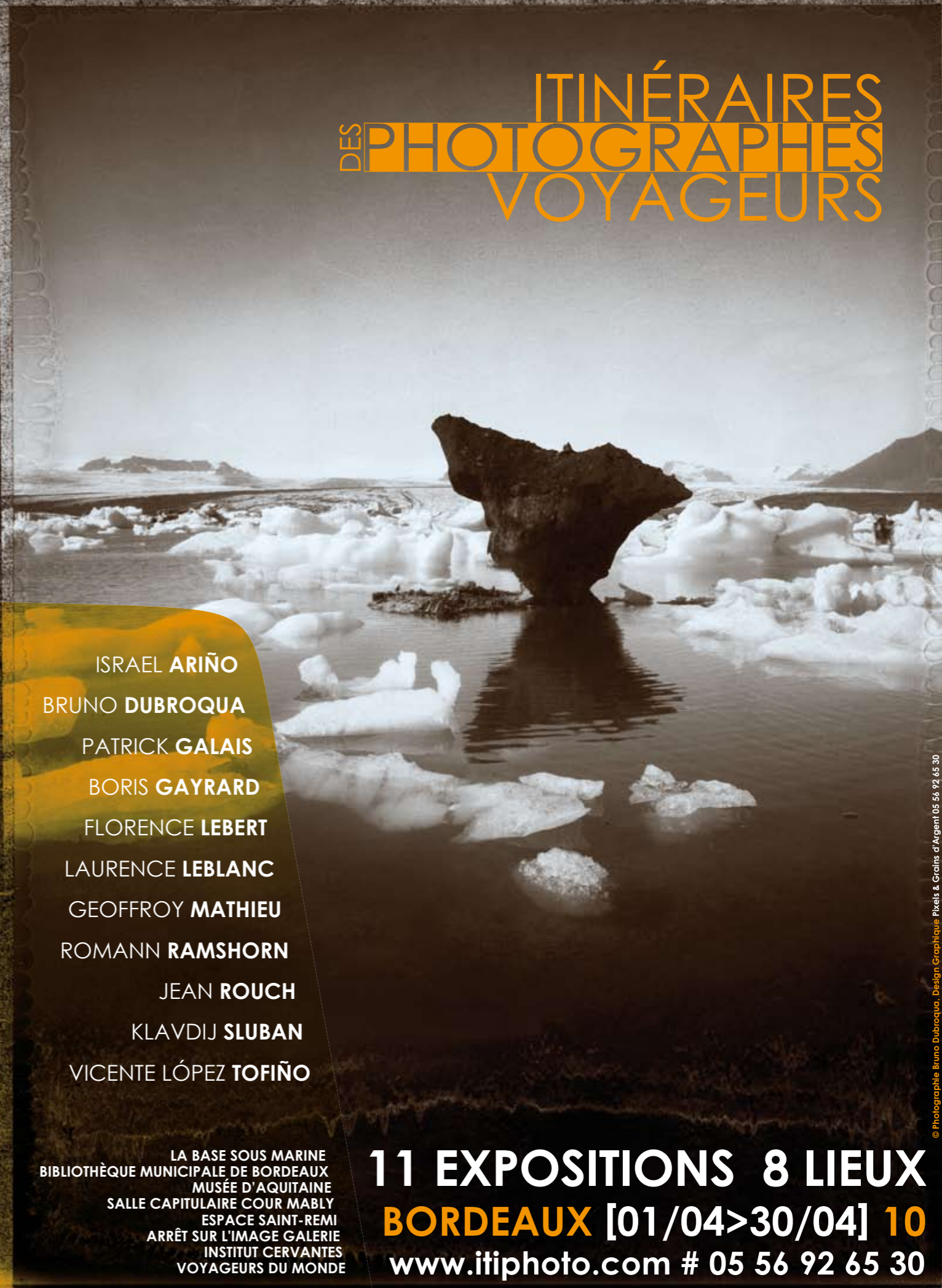
«Toute cette iconographie sur la Palestine, celle du mur de séparation, celle des check-points, est tellement médiatisée, qu'elle en est devenue presque banale, presque «acceptable»... Une imagerie spectacle qui occulte plus encore les drames humains d'une brutale occupation civile et militaire. Quelle banalité et quelle impuissance que de devoir le rappeler. Alors comment faire image aujourd'hui de cette Palestine historique. Comment faire image en Cisjordanie de ces espaces violentés sans cesse. Comment faire image encore, de ces existences, de ces visages croisés dans le contexte politique et humain que nous savons. Ou devrions savoir...»

**Présence des photographes**  
Samedi 10 avril 2010

**Rencontres avec les photographes**  
« Temps de pause, tant de poses »

A l'heure où des millions d'images sont produites et échangées à chaque instant aux quatre coins de la planète, les photographes présents à l'occasion du 19<sup>ème</sup> festival « Itinéraires des Photographes Voyageurs » échangeront sur la notion essentielle de temporalité dans la démarche du voyageur photographe, à travers les étapes de la réflexion, de l'acte, de la maturation, de la fabrication jusqu'à la diffusion des images.

# ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS



ISRAEL ARIÑO  
BRUNO DUBROQUA  
PATRICK GALAIS  
BORIS GAYRARD  
FLORENCE LEBERT  
LAURENCE LEBLANC  
GEOFFROY MATHIEU  
ROMANN RAMSHORN  
JEAN ROUCH  
KLAVDIJ SLUBAN  
VICENTE LÓPEZ TOFIÑO

LA BASE SOUS MARINE  
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BORDEAUX  
MUSÉE D'AQUITAINE  
SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY  
ESPACE SAINT-REMI  
ARRÊT SUR L'IMAGE GALERIE  
INSTITUT CERVANTES  
VOYAGEURS DU MONDE

**11 EXPOSITIONS 8 LIEUX**  
**BORDEAUX [01/04>30/04] 10**  
**www.itipphoto.com # 05 56 92 65 30**

## israel ariño

## chronique d'un débarquement

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY

DU MARDI AU DIMANCHE 13H &gt; 19H

3 RUE MABLY - 05 56 44 01 58

Naît à Barcelone un après-midi de mars 1974. Entre à l'Université Autonome de Barcelone, section Sciences Économiques, mais n'achève pas la première année. Il se lance alors dans une nouvelle quête: la photographie.

1992-1996: S'inscrit à l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya (IEFC), où il travaillera également au Département des Archives Historiques, en tant que tireur des diverses collections de l'école. Va compléter sa formation grâce à différents stages (avec Manel Esclusa, Llorenç Raich, Carles Costa, Elliot Erwit, Bernard Plossu, Kristof Kieslowski.)

1998-2000: Début de son intérêt pour la photographie du XIXème. Ses recherches le mènent à maintes reprises sur les terres françaises et il en restera définitivement fasciné par le caractère "artisanal" de la fabrication de l'image, dans le bon sens du terme, à savoir que tout le processus peut en être contrôlé par la main de l'homme, chaque étape interprétée: de la construction d'un stenopé au tirage d'exposition, tous les champs de la manipulation sont possibles, qu'ils interviennent dès la prise de vue ou dans phase finale et mystérieuse du laboratoire.

En France Israel établit des contacts de plus en plus serrés avec le monde de la photographie. À partir de 2003, il s'installe définitivement comme professionnel dans le domaine de l'image, conciliant l'enseignement avec la production d'œuvres personnelles. Enfin, en 2007 il obtient le poste de Responsable d'Atelier à la Faculté des Beaux Arts de l'Université de Barcelone. Il est une des créateurs du collectif Atelieretguardia.

Un après midi d'hiver, un petit récit est arrivé à mes oreilles, la continuation et les traces laissés par cette histoire me conduisent dans un petit village de Castille, Maderuelo. Dans cette série, fortement inspiré par la littérature, j'ai pu évoquer la mémoire de tous mes souvenirs, et je l'ai fait un peu à la dérive, sous l'effet des vents et des courants, en déambulant maladroitement, en faisant attention aux choses, en découvrant leur rythmes. Tout à coup, j'ai découvert ce que je faisais, ce qui me provoquait cette attirance, cette admiration et j'ai photographié en attendant que l'image s'impose, en attendant être touché.



## bruno dubroqua

ce n'est pas moi qui clame, c'est la terre qui tonne

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE BORDEAUX

DU LUNDI AU VENDREDI 13H &gt; 19H

LE SAMEDI 13H &gt; 18H

85 COURS DU MARÉCHAL JUIN - 05 56 10 30 00

Bruno Dubroqua est né Bordeaux en 1967. Tout d'abord designer, il se tourne vers la photographie à partir de 2002 avec la rencontre du film Polaroid 665. La spécificité chimique et le rendu aléatoire de ce film laissent libre cours à son imaginaire. Il devient jusqu'à aujourd'hui son unique support d'expression.

2004 « LE CORPS ROND »

Grand prix d'Auteur du Festival Européen  
de la Photo de Nu d'Arles

2008 « ICELAND 665 »

Off des Rencontres Internationales d'Arles.

Photo collection

(manifestation inscrite au programme du mois de la photo)

Exposition MIAA (Mouvement d'Intermittents d'Aide aux  
Autres), Paris

2009 « CE N'EST PAS MOI QUI CLAME, C'EST LA  
TERRE QUI TONNE »

Nuit de la Photographie Contemporaine, Paris

Exposition à Paris au Centre Iris

En s'appropriant le titre d'une œuvre de l'écrivain hongrois Attila Jozsef, Bruno Dubroqua écrit à sa manière un long poème dont les vers ne se déclinent plus en mots mais en images.

Au cours de ses diverses pérégrinations autour de la planète, le photographe devient le passeur d'échos telluriques, le témoin des mystères cachés de paysages désertiques, mais également le révélateur d'univers où l'activité humaine laisse traces et vestiges. Sans jamais porter un regard critique, c'est plutôt à un constat poétique spatiotemporel que se livre Bruno Dubroqua.

Tout en s'attardant au réel, au tangible, la teinte des tirages, les accidents provoqués par la chimie particulière du polaroid et les altérités induites volontairement par le photographe transportent cette matérialité vers le territoire de la fiction et de l'imaginaire.

Conçue sans volonté de hiérarchie, ni de séries imposées, l'exposition propose un voyage aléatoire, faisant de la perte de repères la clé permettant de pénétrer chacune des images proposées.

Des landes d'Islande aux rivages du Brésil, du cœur de profondes forêts aux abords de sites industriels, l'exposition nous invite un à périple solitaire et contemplatif.



ESPACE SAINT RÉMI  
DU MARDI AU DIMANCHE 13H > 19H  
4 RUE JOUANNET - 05 56 44 01 58

# patrick galais

## construire, palestine 2006-2009

Connu pour ses ateliers de photographie «sténopé» en Europe, en Bosnie, puis en Palestine avec les ateliers « Liberté toujours » et après être passé par le reportage et l'architecture, Patrick Galais interroge dans la pratique la photographie documentaire contemporaine.

Ses recherches documentaires, transposées depuis trois années en Palestine sous l'intitulé « Construire », questionnent l'exigence du point de vue de l'auteur photographe, artiste-témoin engagé dans un contexte politique et humain difficile.

Patrick Galais est aussi enseignant en école supérieure d'art. Né au Havre en 1961, il est diplômé de l'École Supérieure d'Art de Rueil-Malmaison.

A propos de CONSTRUIRE du photographe Patrick Galais, on est d'abord saisi par la beauté toute graphique de ce travail, de cette élégance qui relève du dessin d'architecture, géométrique, quasi abstrait. Ciel blanc traversé de lignes électriques, verticales des poteaux, projections nettes des ombres, volumes découpés par la lumière d'un soleil au zénith. Mise au point parfaite sur un univers parfaitement défini, figé dans le temps, presque minéral. Mais cette objectivité apparente révèle un regard particulièrement acéré, un regard à sa pointe, nerveux, vibrant dans la chaleur. Un constat sans concession de l'artiste face aux artefacts qui se dressent dans sa ligne de mire. Sans même être averti de leur localisation, il est impossible de ne pas ressentir ici le conflit, la violence sous-jacente, la lutte pour le territoire. Malgré la richesse de ces prises de vue, qui racontent aussi leurs histoires propres, l'impression dominante est celle d'une architecture à la fois agressive et sur ses gardes, faite pour tenir, au sens où l'on tient une position militaire. Même les constructions civiles, par leurs formes lourdes, défensives, rappellent des fortifications. Fenêtres en meurtrières, qui scrutent le paysage sans rien laisser voir des intérieurs. Murs épais comme ceux des blockhaus. Façades en saillie, arrogantes, immeubles d'angle qui rappellent la proue conquérante d'un brise-glace, ou les avancées défensives de Vauban. Malgré l'omniprésence du ciel, l'espace au sol est souvent clos, le paysage muré, bloqué par des portes fermées, des barrières baissées.

Ainsi, et bien qu'elle ne comporte aucune image de colonie, tout dans ce travail évoque la colonisation. Non pas tant la mainmise de l'homme sur l'homme, que celle de l'homme sur le paysage. Construire est ici un combat, dicté par une volonté de survie, sinon de domination. (...)

*Pascal Janovjak.*



## boris gayrard

69.13°N 51.06°W

fjord de sermeq à l'ouest du groenland

Boris Gayrard (1971) a été formé à l'ESRA de Paris et à l'ETPA de Toulouse. Il a derrière lui une courte mais dense carrière photo journalistique qui le conduit d'Haïti au Moyen-Orient en passant par l'Afrique et l'Asie. Parallèlement à son travail de photographe, il mène une carrière de spécialiste en tirage d'art graphique numérique.

Les coordonnées géographiques « 69.13° N 51.06° W » désignent sur le globe terrestre la position exacte du fjord de Sermeq Kujalleq à l'ouest du Groenland. Le long de la baie, là où les hommes vivent, les maisons et les églises de bois déclinent leurs façades rouges ou marrons, les barques attendent d'être réparées, les usines se sont installées.

Face à la mer, l'homme contemple les blocs de glace qui glissent lentement à la surface au moment de la fonte de la calotte. C'est l'été. Autour de lui, dans le silence du Grand Nord, l'espace immense se fissure au son des blocs qui se détachent et s'enfoncent dans l'eau. Seul, l'homme rêve à ce désert blanc où du cœur d'un ciel infini lui revient l'écho d'une chute mille fois répétée. L'été se termine bientôt. Sous la surface grise de l'horizon, là où la mer et le ciel se confondent, l'eau bruit peut-être de la glace qui commence à se reformer, des éléments qui continuent leur lente évolution. Au loin, derrière la façade des maisons, l'homme regarde ses bateaux briser la banquise et se perdre à l'horizon.

Dans cette série, je constate de la déliquescence du monde arctique : sous une lumière douce, diffuse et virginale, les modes de vie ancestraux font place à une société consumériste. L'épure de formes et de couleurs met alors en exergue -en une fulgurante évidence les dégâts irrémédiables qui en résultent : le cadre de vie mute, le climat change, les glaces se désagrègent. En une lente torpeur, la Terre et l'Homme se fissurent, c'est une mort blanche annoncée.



# florence lebert

## mer(s) noire(s)

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY

DU MARDI AU DIMANCHE 13H &gt; 19H

3 RUE MABLY - 05 56 44 01 58

Florence Lebert est photographe indépendante à Paris.

Diplômée de l'École Nationale de la Photographie d'Arles en 1995, elle choisit le reportage à la suite de plusieurs voyages en Orient et en Asie. En 2000, elle rencontre la journaliste Bérénice Debras avec qui elle produit pour la presse plusieurs sujets : au Caire (La Cité des morts, Égyptiennes à vendre), en Russie (L'immeuble Kotelnitcheskaïa, Sotchi 2014) et au Kazakhstan (la mer d'Aral).

En 2003 elle entreprend un travail au long cours sur les pays qui bordent la mer Noire. Interrogeant dans ses reportages la problématique de l'homme et de son environnement, elle aborde d'une manière sociale les questions de l'habitat, de l'écologie, de l'histoire ou de la culture.

A partir de 2006 elle rejoint l'agence coopérative Picture Tank. Elle travaille sur des commandes de presse et de communication mais consacre également une partie de son temps à l'enseignement de la photographie et intervient régulièrement avec la Maison Européenne de la Photographie dans le cadre d'ateliers photographiques

Son travail a été remarqué à plusieurs reprises (Prix Kodak de la Critique 2003, Prix de la Photographie sociale et documentaire 2004, Prix SFR Jeune talent 2008) et publié en France et à l'étranger.

Au carrefour de l'Europe, de l'Asie et de l'Orient, la mer Noire jette un pont entre plusieurs mondes et s'apprête à changer de visage.

Cette région était autrefois partagée par l'Empire Ottoman et la Russie des Tsars, puis la disparition de l'Union soviétique a mis fin à un équilibre figé depuis des décennies. L'Ukraine a fait sa révolution orange, la Roumanie et la Bulgarie ont rejoint l'Europe, la Turquie s'est portée candidate. Des conflits séparatistes ont éclaté en Abkhazie au cœur de la Géorgie, animés par une Russie qui cherche à regagner du terrain sur un territoire aux enjeux économiques importants et grignoté par l'extension européenne.

Pendant ce temps le long de la mer Noire, s'effondrent les derniers hôtels soviétiques qui seront bientôt remplacés par de luxueux complexes touristiques. Des ferry d'une autre époque et aux horaires hypothétiques relient encore Istanbul à Odessa, Sotchi à Trabzon...

Avant que la côte ne succombe tout à fait au goût standardisé occidental ou « nouveau russe », on trouve encore sur les bords de la mer Noire des atmosphères à la fois mystérieuses et poétiques, à la saveur orientale, slave et européenne témoignant de l'histoire prospère ou douloureuse de ses habitants.



# laurence leblanc

## seul l'air

ARRET SUR L'IMAGE GALERIE

DU MARDI AU SAMEDI 14H30 > 18H30  
HANGAR G2 - BASSIN À FLOT - 05 56 69 16 48

Lauréate du prix de la Fondation HSBC 2003, Laurence Leblanc poursuit dans une silencieuse solitude une œuvre qui s'installe durablement dans le champ de la création photographique contemporaine. Nourrie d'une connaissance du médium et de son histoire qu'elle ne cesse d'approfondir, la photographe veille attentivement à ne pas disperser sa curiosité ou ses centres d'intérêts en multipliant les clichés et les approches. Si elle publie, expose et diffuse régulièrement ses travaux, Laurence Leblanc, membre de la galerie et de l'agence VU', fait du temps de l'observation et de la maturation un allié sûr.

En 2000, elle reçoit le prix «Villa Médicis Hors-Les-Murs» pour son projet sur le Cambodge, ainsi que le Prix avec mention du Grand Prix Européen de la Ville de Vevey. En 2001, elle est lauréate du prix Kodak avec mention et en 2003, du prix de la fondation HSBC pour la photographie.

En 2009 paraît « Seul l'air », aux éditions Actes Sud. À cette occasion, elle expose ce travail aux 40<sup>ème</sup> Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles.

Seul l'air, titre inspiré par référence au fameux poème de Pablo Neruda, est une traversée intime de l'Afrique, notamment de la Somalie et du Congo, mais aussi de Cuba, du Brésil et de Madagascar. On y découvre, comme revisités, certaines plaies du non développement et de l'indifférence – « Que peut faire un pays qui mange, se lave, aime dans ses poubelles ? » écrit-elle à propos de Freetown où elle accompagne les missions d'Action contre la faim – et aussi, par le truchement d'une maîtrise complexe de la lumière et de la couleur, des instants fugitifs, des portraits suggérés, qui déchirent les représentations conventionnelles des visages rencontrés et des lieux traversés. « En acceptant la subjectivité de tout regard, on échappe à la prétention prométhéenne de restituer le réel », note l'écrivain Simon Njami. Ni métaphore, ni abstraction, l'Afrique de Laurence Leblanc est une tentative aboutie de translation visuelle d'une perception qui toujours s'échappe mais pourtant persiste.

*Simon Njami.*



# geoffroy mathieu

## dos à la mer

SALLE CAPITULAIRE COUR MABLY  
DU MARDI AU DIMANCHE 13H > 19H  
3 RUE MABLY - 05 56 44 01 58

Le projet urbain est toujours violent. Mais au sein même de la ville moderne, de petites résistances s'organisent face à la standardisation des architectures, la privatisation des espaces et les réhabilitations brutales. Ce sont des corps, des gestes, des objets, des lumières, au coin d'une rue, sur un balcon ou sur un visage. Quelles qu'elles soient les raisons sociologiques, économiques, politiques ou écologiques, ces zones de poésies anarchiques signent l'appartenance de ces espaces à une même aire culturelle, au monde méditerranéen.

À Beyrouth ou à Marseille, à Alger, à Valence ou Tripoli, ces niches s'entêtent à former des poches de douceur qui modifient profondément le paysage urbain. Est-ce lié à l'importante quantité d'espaces disponibles, à la douceur du

climat, au laisser aller des pouvoirs publics ou au tempérament latin ? Les villes méditerranéennes, plus décousues et moins unifiées, semblent en tout cas les motiver plus que nulle part ailleurs. À l'évidence, ces paysages urbains en résistance se caractérisent, moins par leur condition commune de villes du littoral, que par leur identité méditerranéenne contemporaine. Afin de mieux saisir cette essence, il s'agissait alors de regarder vers l'intérieur, vers là où se dirigent les hommes et les marchandises qui y débarquent et de photographier « tout sauf la mer ».

**Partenaires** Ministère de la Culture DRAC PACA, Conseil Régional PACA, Conseil Général des Bouches du Rhône, Ville de Marseille / AFAA, Institut Français de Valencia, Institut Culturel Français de Tripoli, Atelier de visu, Marseille, Zico House, Beyrouth, la compagnie, Marseille.





# romann ramshorn

## eldorado

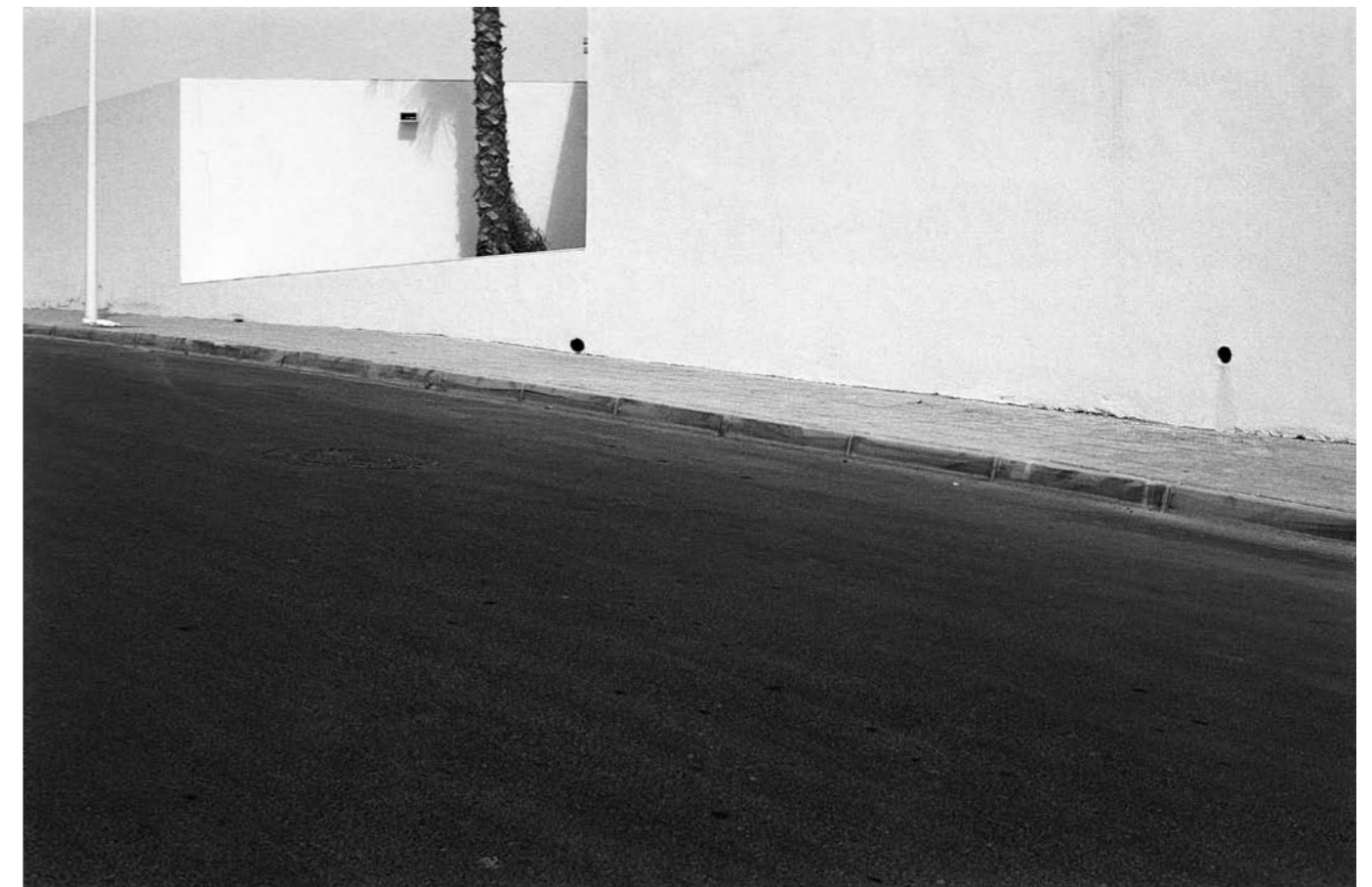
Né en 1977 à Brive-la-Gaillarde.  
Commence la photographie en 2000, après une licence en Philosophie à Bordeaux.  
Pratique exclusivement la photographie argentique, d'abord en diapositive, avant de se consacrer uniquement au noir et blanc, dans un courant « post-humaniste » et « subjectif » de la photographie d'ambiances et de voyage.  
Prix du jury de l'« Été photographique de Cahors » en 2007, puis membre du jury en 2008.  
Remarqué au prix du jury « Ilford » 2008. Lauréat 2008 concours « Kodak – Réponses Photo ».  
Prix du public des Photos D'Avril de Montcuq 2009, 5ème du Prix Pose T – Ricoh 2009.

Chacun son Eldorado. Le mien se situe en Espagne. Ce qui fait de moi une sorte de deconquistador, ou un conquistador à l'envers, si l'on veut. Avec tout de même un point commun, moi aussi je suis à la recherche d'un mythe, d'un simple mirage. Et l'or qui m'appelle, ce sont des visions, puissantes, directes, jaillissant en panoramique de ces vastes terres pleines de silences et de matières.

Plateaux désertiques, montagnes lointaines, routes sans fin, villages isolés, voici l'espace de conquête de mon imagination, mon Far West à moi. L'Espagne de la poussière, du soleil et du vent. L'Espagne de Sergio Leone, immense, brute, filmique. L'Espagne qui me saute aux yeux, qui m'assaille et m'obsède. Celle qui m'oblige à tourner sans cesse, traversant sans m'arrêter des régions entières où rien ne m'inspire, où rien ne transpire. Je fonce à droite, à gauche, à l'instinct, comme attiré par les oasis où je vais pouvoir épancher ma soif imaginaire.

Mon Eldorado se trouve en Espagne, et nul ne peut l'expliquer. J'y photographie le film que je finis par être persuadé de vivre. Un film d'aventure, intense et intime, sans histoire ni héros, avec pour simple scénario une petite légende : Ne pensez pas à ce que vous voyez, voyez ce que vous pensez.

*Romann Ramshorn*



# jean rouch

## le griot gaulois

On connaît Jean Rouch, le cinéaste ethnologue de l'Afrique, le précurseur de la nouvelle vague, l'homme couronné de prix (Venise, Cannes, Berlin...), beaucoup moins le photographe. Et pourtant, son œuvre photographique est immense: 20 000 clichés pris au cours de ses missions ou du tournage de ses films.

Ces images montrent, s'il en était besoin, que derrière sa simplicité, son humour, sa fantaisie, sa capacité d'improvisation se cachaient une grande rigueur et beaucoup de travail.

Homme libre, il se voulait "amateur", c'est à dire "celui qui aime ce qu'il fait" et qui aime surtout ce qu'il voit. Hommes, femmes, enfants dans leur cadre de vie, piroguiers sur le fleuve, chasseurs dans la savane...il savait voir!

Il aimait l'Afrique, il aimait les africains. Face à toutes ces images, la sélection n'était pas facile.

C'est pourquoi, n'étant ni ethnologue, ni cinéaste, ni africaniste, j'ai privilégié la poésie, l'émotion, l'aspect esthétique. J'ai décidé de présenter les images que j'aimais: des portraits qui disaient l'âme des gens, des paysages qui témoignent de la beauté et de la majesté de l'Afrique.

Photographies en noir et blanc, prises entre 1946 et 1951 dans cette période où, abandonnant son métier d'ingénieur, il bascule dans "les Afriques", passant de la matière à l'homme. Comme l'a très bien souligné Jean-Luc Godard, Jean Rouch n'a pas volé son titre de carte de visite: Chargé de recherché au Musée de l'Homme.

*Marie-Isabelle MERLES DES ILES*

*Commissaire, membre de la Fondation Jean Rouch*

*En partenariat avec la Fondation Jean Rouch et MC2a*



# Klavdij Sluban

## de transverses à transsibériades

1991-2008

LA BASE SOUS MARINE  
DU MARDI AU DIMANCHE 14H > 19H  
BD ALFRED DANÉY - 05 56 11 11 50

Klavdij Sluban est un photographe français d'origine slovène, né à Paris en 1963. Sluban mène une oeuvre personnelle rigoureuse et cohérente, ce qui en fait un des photographes-auteurs les plus intéressants de sa génération. Souvent empreints de références littéraires (Beckett, Milton), ses nombreux voyages photographiques se situent en marge de l'actualité chaude et immédiate. La mer Noire, les Caraïbes, les Balkans, la Russie, la Chine... peuvent se lire chez lui comme une rencontre entre la réalité du moment et le sentiment intérieur du photographe dromomane. Ses noirs profonds, ses silhouettes à contre-jour confèrent à son écriture photographique une droiture et une justesse exemptes de tout didactisme ou exotisme. Depuis 1995, Klavdij Sluban, quand il ne voyage pas, anime des ateliers photographiques auprès de jeunes détenus. Cet engagement commencé en France (Fleury-Mérogis) avec le soutien d'Henri Cartier Bresson, Marc Riboud et William Klein, s'est poursuivi dans les camps disciplinaires des pays de l'Est, en ex-Yougoslavie (Slovénie, Serbie) et en ex-Union Soviétique (Ukraine, Géorgie, Moldavie, Lettonie, Russie), y compris dans les enceintes disciplinaires de Moscou et de Saint-Petersbourg et plus récemment en Amérique centrale. Familier des lieux de la détention et partenaire des acteurs qui les peuplent, Sluban déploie au travers de ses images la problématique des espaces clos et des horizons contraints et nous fait éprouver les fractures d'un enfermement que redouble l'intériorisation des perceptions.

Il est lauréat du prix EPAP, European Publishers Award for Photography 2009, pour le livre "Transsibériades", parution en octobre aux éditions Actes-Sud et simultanément dans cinq pays d'Europe. Il est également lauréat du prix Leica (2004) et du prix Niepce (2000).

Rétrospectives en 103 photographies.

Klavdij Sluban se déplace à pied à travers les villes d'un Far Est abandonné, où sont passés les habitants ? Il en reste quelques-uns, emmitonnés dans le brouillard, quelques bêtes en fuite ou le dos au mur. À la recherche d'êtres humains, le photographe insiste au-delà de l'Europe, il pénètre en Asie, Russie, Mongolie, Chine, avec le transsibérien, mais il ne rencontre aucune densité humaine. Partout, la géographie prédomine et rend l'espèce humaine négligeable.

Le photographe a la nostalgie de la neige maternelle de l'enfance qui le rebordait dans son coin de terre, mais ici la neige est devenue une lèpre blanche, elle ne recouvre pas le sol, elle le ronge. Son silence est oppressant. Le photographe utilise rarement une vitesse d'exposition rapide pour fixer une course, un mouvement. Il laisse plus souvent un temps de pause plus long sur le diaphragme fermé, pour que le silence imprègne la pellicule. L'immobile a besoin de plus de temps pour affleurer. L'immobile est l'état de grâce du moment messianique, non pas l'exaltation d'un avent, mais une fin de course.

Une des dernières photographies revient à un portrait de notre temps, le visage d'une femme aux lèvres entrouvertes pour un baiser au néant, inversé dans un reflet. Elle s'adresse à un point qui la sépare irrémédiablement. C'est tout l'Est qui regarde ainsi vers l'occident. C'est le regard le plus muet de toute la série, il offre et réclame un salut et fait le silence en qui regarde.

*Extrait de la préface de Erri de Luca  
pour le livre Transsibériades, Editions Actes Sud*



# vicente lópez tofiño

## portraits de famille

INSTITUT CERVANTES  
 DU LUNDI AU JEUDI 10H > 18H  
 LE VENDREDI DE 9H > 13H  
 57 COURS DE L'INTENDANCE - 05 57 14 26 14

Vicente López Tofiño (Cuenca, 1949) a débuté la photographie en 1968. Après une période comme photographe de presse, dans sa Cuenca natale, il entre au département de formation de la Compagnie du Téléphone espagnol (Telefónica), travail qu'il partage avec l'enseignement. Cette formation hétérogène lui permet d'avoir une maîtrise parfaite de la technique photographique ainsi qu'une vision contemporaine de l'art de la photographie.

Cette exposition propose une approche des familles espagnoles du XXIème siècle à travers des images symbolisant la diversité des modèles familiaux actuels, la liberté plus importante de pouvoir faire ses propres choix de vie pour créer une société plurielle, plus égalitaire et moderne.

Retratos de familia (Portraits de famille) présente un des plus grands photographes actuels du panorama de la photographie espagnole. Ses images, frontales, directes et engagées ne laissent personne indifférent. Il faut également remarquer son projet d'exposition Ethiopia Incide. Il a collaboré avec José Manuel Castro Prieto dans un projet commun sur l'Inde.

Tofiño est un photographe capable de transmettre cette atmosphère très "Vélazquez", qui séduit les admirateurs de la tradition du meilleur de l'art espagnol.

Cette exposition est présentée par l'institut Cervantes en collaboration avec le Ministère de la santé et de la politique sociale.

